

Arcanes XIXème

PATRICK S. VAST



NOUVELLES FANTASTIQUES

Le XIXème siècle, de toutes ses outrances, est propice à l'imaginaire ; découvrez ses arcanes, laissez-vous guider vers le mystère aux relents de matin froid.

Sommaire

Le manuscrit de Walter Ashleigh - p 4

Matin de glace - p 14

Le chat du marin - p 20

Le manuscrit de Walter Ashleigh

**Ce texte est paru pour la première fois dans le numéro 11 du fanzine fantastique
XIX^{ème} siècle Le Calepin Jaune**

La mystérieuse disparition de Walter Ashleigh le 6 novembre 1890, puis celle de son épouse Éléonore la semaine qui suivit, auraient pu demeurer l'une des plus grandes énigmes du XIX^e siècle. Mais c'était sans compter avec les écrits qu'avait laissés Berthe, la servante des Ashleigh, ainsi que ceux de quelques " spirites " et autres maîtres en occultisme, étant parvenus à entrer en communication avec les esprits des disparus. Dans des circonstances qu'il serait trop long de détailler ici, j'ai eu la chance récemment de mettre la main sur ces précieux documents, ce qui me permet aujourd'hui de livrer le récit qui va suivre...

Walter Ashleigh n'avait que dix ans au cours de l'été 1853, lorsque son père Henry, grand ami et admirateur de Charles Dickens, vint en sa compagnie rendre visite au célèbre écrivain, alors qu'il se trouvait en villégiature au château des Moulineaux à Boulogne-sur-Mer¹. Pour le jeune Walter, ce fut une première révélation ; sa rencontre avec Dickens le décida à devenir lui-même homme de lettres. Il en eut une seconde, quatre ans plus tard, lorsqu'un oncle un peu original lui offrit le roman de sa compatriote Mary Shelley, intitulé *Frankenstein*. Walter qui, jusqu'alors, ne s'était essayé à rédiger que quelques petites histoires sentimentales, prit la résolution d'écrire désormais du fantastique. Mais son père, un commerçant aisé de Canterbury, l'incita plutôt à se consacrer à ses études afin de devenir médecin. Cela se réalisa au bout de dix années, pendant lesquelles Walter avait toutefois produit quelques histoires effrayantes et glauques à souhait. Et en même temps qu'il ouvrait un cabinet à Londres, il proposa ses écrits à plusieurs éditeurs de la capitale. Il connut cependant très vite la première grande déception de sa vie. De l'avis des éditeurs qui refusèrent tous ses manuscrits, il ne possédait pas un réel talent d'écrivain ; et de plus, à les entendre, ses histoires, malgré la quantité de sang et toutes les horreurs que l'on

¹ Charles Dickens a effectivement séjourné à l'endroit indiqué au cours de l'été 1853

pouvait y trouver, n'étaient guère très intéressantes, même pour des lecteurs peu exigeants. Tout d'abord effondré, Walter se reprit très vite et estima qu'il n'avait confié ses précieux manuscrits qu'à des ignares. Il lui suffisait donc de découvrir un éditeur digne de ce nom, et il deviendrait rapidement un écrivain de littérature fantastique reconnu. Bien qu'ayant réussi à se persuader de cela, il rangea cependant ses manuscrits dans un tiroir, et se consacra pendant vingt-deux années à ses patients. Il atteignit ainsi l'âge de quarante-six ans ; et la veille même de son anniversaire, son père décéda brusquement d'une congestion cérébrale. Il avait perdu sa mère alors qu'il était encore très jeune, aussi la disparition de son père l'affecta-t-elle profondément. Seulement, lorsqu'il eut reçu sa part d'héritage, n'ayant plus à craindre désormais le courroux paternel, il prit la décision d'arrêter d'exercer la médecine, et de se remettre à la littérature fantastique. Sa soeur Jane, tenta bien de le ramener à la raison ; mais comme elle devait aller rejoindre rapidement son époux qui était colonel de l'armée des Indes, elle n'eut pas le temps d'y parvenir, et l'abandonna à ses chimères. Alors, Walter quitta Londres et même l'Angleterre, pour Boulogne-sur-Mer, une ville dont il avait gardé un excellent souvenir après y avoir rencontré Charles Dickens.

Ce fut d'ailleurs à l'*Hôtel des Bains*, établissement où avait eu l'occasion de séjourner l'auteur d'*Oliver Twist*², qu'il habita tout d'abord. Puis, très rapidement, il trouva exactement la demeure qu'il recherchait : un vieux manoir bâti à proximité d'une falaise battue depuis toujours par les vents et les marées.

Il prit à son service Berthe, une veuve de cinquante-cinq ans, robuste campagnarde capable de lire, d'écrire et même de compter ; et pour les travaux lourds, il savait qu'il pouvait faire appel à Germain, un journalier que le propriétaire d'une ferme toute proche s'était engagé à lui louer au besoin.

Six mois après son installation au manoir, Walter eut une troisième révélation, en rencontrant à la bibliothèque de la ville, une jeune femme de vingt-cinq ans sa cadette. Il lui parut évident qu'il s'agissait de celle qu'il attendait depuis de nombreuses années, et pour laquelle il s'était jusqu'alors cantonné dans le célibat. Il tomba en effet sous le charme de cette personne mince et de haute taille, dont la blancheur de la peau était soulignée par de longs cheveux très noirs, ainsi que des yeux sombres et légèrement cernés. Et il fut d'autant plus séduit, qu'il la surprit avec un exemplaire du

² Historiquement exact

Frankenstein de Mary Shelley dans les mains. Il s'empressa de lui dire qu'il écrivait lui-même du fantastique, et que c'était justement l'ouvrage qu'elle s'apprêtait à lire, qui avait orienté sa vocation d'écrivain vers ce genre de littérature. Il retrouva régulièrement par la suite celle qui se prénomma Élénore à la bibliothèque, et la demanda en mariage moins de trois mois après leur première rencontre. Élénore qui, très vite, avait été impressionnée par cet homme de bonne stature, aux cheveux bouclés à peine striés de gris, et de surcroît élégant et cultivé, s'empressa d'accepter. Il en fut de même pour sa mère qui constituait sa seule famille ; celle-ci perdant chaque jour un peu plus de ses forces. Elle décéda d'ailleurs peu de jours après le mariage, et ce fut donc une mariée tout de noir vêtue qui s'installa dans le manoir.

Walter eut très vite comme projet de ne plus écrire de nouvelles, mais d'entreprendre la rédaction d'un véritable roman. Comme l'inspiration tardait à venir, il décida tout d'abord d'emmener Élénore en voyage de noces en Irlande.

Et ce fut pour lui l'occasion d'avoir la quatrième révélation de sa vie. En effet, tandis que le couple séjournait à l'auberge d'un village, il rencontra le célèbre écrivain irlandais Bram Stoker. Ce dernier confia à Walter qu'il allait écrire un roman à partir de l'histoire du prince de Valachie, *Dracula*, à laquelle il mêlerait toutes les légendes d'Europe de l'Est à propos des *vampires* buveurs de sang.³ Pour Walter, l'affaire était entendue. Pour produire une oeuvre qui rencontrerait inévitablement un grand succès, il suffisait tout simplement d'inventer un personnage possédant à la fois les caractéristiques de la créature du Dr Frankenstein, et celles d'un *Dracula* tel que l'imaginait Bram Stoker.

À la grande stupéfaction d'Élénore, il décida de mettre aussitôt un terme à leur voyage en Irlande, et de regagner au plus vite la France et leur manoir.

Mais les bonnes idées ne suffisent pas toujours à mener à bien un projet ; et lorsque Walter se retrouva la plume à la main dans sa pièce de travail, il en fit cruellement l'expérience.

Il commença très vite à déprimer, tandis qu'Élénore qui était également gagnée par une insidieuse langueur, déambulait dans le manoir, dans sa longue robe noire,

³ Selon des sources historiques, Bram Stoker a élaboré les premiers éléments de son roman " *Dracula* " paru en 1897, dès l'année 1890. Il aura passé sept années à effectuer des recherches puis à l'écrire

plus pâle que jamais.

Et nous arrivâmes ainsi à la mi-octobre 1890, et à la période où les vents battant la falaise, devenaient de plus en plus violents et soufflaient de plus en plus lugubrement.

Un après-midi, Walter sortit malgré les bourrasques menaçantes, et Éléonore eut la bonne surprise de le voir revenir deux heures plus tard avec un large sourire aux lèvres. Il ne prononça pas une seule parole, mais s'en alla aussitôt dans sa pièce de travail. Éléonore chercha le regard de Berthe qui se trouvait à proximité, et l'expression de terreur qu'elle découvrit dans ses yeux lui donna la chair de poule.

Mais l'important fut que Walter parût au dîner de bonne humeur, en déclarant qu'il avait commencé l'écriture de son roman, et que plus rien ne l'arrêterait désormais. Il retourna en effet dans sa pièce de travail à peine le repas terminé, et y passa la nuit. Il prit l'habitude ainsi de travailler la nuit et de dormir le jour. Cela n'ennuyait pas outre mesure Éléonore qui se réjouissait de voir son mari enthousiaste au cours des repas qu'elle prenait en sa compagnie le soir, et qui étaient devenus les seuls moments où ils se rencontraient.

Mais ce bonheur apparent cessa le 4 novembre 1890 peu avant minuit. Éléonore avait coutume de se coucher très tôt, tant le froid humide qui prenait possession du manoir dès la tombée du jour, la paralysait au fur et à mesure que le temps s'écoulait. Aussi dormait-elle profondément lorsqu'un cri que l'on pourrait qualifier d'inhumain, résonna soudain dans tout le manoir. Elle se dressa dans son lit, haletante, et tendit l'oreille. Elle n'entendit tout d'abord que la plainte sinistre du vent qui soufflait de la mer, et venait frapper les carreaux de sa chambre. Mais très vite, ce fut à la porte que l'on frappa, et une voix demanda :

– Madame, vous dormez ?

C'était Berthe.

– Non, Berthe, je ne dors pas, dit Éléonore. Mais que se passe-t-il ? Il me semble avoir entendu crier !

– C'est Monsieur, annonça la servante. C'est lui qui a crié. Vous devriez descendre, Madame.

– J'arrive, Berthe.

Éléonore sortit prestement du lit, puis ouvrit la porte de la chambre. La servante se tenait immobile sur le palier, couverte d'un châle de laine, une lampe à la main.

– Venez, Madame, dit-elle.

Éléonore la suivit dans l'escalier, en chemise de nuit et nu-pieds.

Elles arrivèrent dans une pièce qui était dotée d'une cheminée où quelques bûches rougeoyaient. La pièce de travail de Walter était contiguë à celle-ci ; Éléonore alla vite frapper à sa porte.

– Walter, que se passe-t-il ? demanda-t-elle avec angoisse.

Ce fut la voix de quelqu'un de terriblement essoufflé qui lui répondit :

– Ce n'est rien, Éléonore, tout va bien, dormez en paix.

Éléonore regarda la servante qui paraissait terrifiée.

– Je vais rester ici, décida-t-elle en montrant du doigt un canapé qui constituait avec deux fauteuils et un guéridon, l'ameublement sommaire de la pièce.

– Comme vous voulez, Madame, soupira la servante en se dirigeant vers la cheminée pour ranimer le feu.

Éléonore passa la nuit sur le canapé, à la lueur de la lampe que Berthe avait laissée sur le guéridon. Elle s'était rendormie sur le matin, aussi fut-elle de nouveau réveillée en sursaut lorsque la porte de la pièce de travail de Walter s'ouvrit soudain. Le jour s'était levé, et l'on y voyait parfaitement bien. Ainsi, malgré la brume qui imprégnait son esprit encore ensommeillé, Éléonore put parfaitement se rendre compte dans quel état épouvantable était son mari. Celui-ci qui ne s'attendait pas à la trouver à cet endroit, parut très contrarié. Il le fut d'autant plus lorsque son épouse lui fit remarquer que sa redingote et sa chemise étaient déchirées, et son visage fortement griffé.

– Ce n'est rien, ce n'est rien, fit Walter, agacé. Puis il annonça qu'il allait monter se reposer.

Il croisa Berthe qui venait d'entrer dans la pièce, et celle-ci s'approcha d'Éléonore pour lui souffler à l'oreille :

– C'est terrible ce qui est arrivé à Monsieur.

Éléonore regarda la servante, ébahie.

– Que voulez-vous signifier, Berthe ? Qu'est-il arrivé à mon mari ? En avez-vous quelque idée ?

Berthe hocha doucement la tête, puis lâcha :

– Il a rencontré le diable, Madame. Monsieur a rencontré le diable.

Éléonore se moqua bien de Berthe, de cette femme opulente aux cheveux blancs,

qui symbolisait pourtant à la fois la solidité et la sagesse, et la sermonna en plus, en lui disant que lorsque l'on était capable de lire, d'écrire et de compter, on n'avait pas le droit d'être superstitieuse et de croire au diable. Mais le soir même, elle s'installa sur le canapé, tandis que Walter se trouvait dans sa pièce de travail. Elle eut du mal à dormir. Non pas qu'elle entendît encore son mari crier, mais le vent souffla très fort en drainant moult plaintes à vous glacer le sang. Elle s'endormit sur le matin, et ce fut cette fois Berthe qui la réveilla, en lui annonçant qu'il était très tard. Elle s'étonna que Walter ne l'eût pas tirée du sommeil comme la veille, et sans préambule, se précipita vers la porte de sa pièce de travail qu'elle ouvrit brusquement.

Elle poussa un cri en constatant qu'il n'y avait personne dans la pièce. Elle demanda à Berthe si elle savait où était son mari. Mais la servante lui répondit sans ménagement qu'il ne se trouvait en aucun autre endroit du manoir.

La pièce de travail de Walter était meublée simplement d'une bibliothèque, d'un large bureau et d'un fauteuil. Ce qu'il y avait sur le bureau était vite répertorié : une lampe dont la lumière déclinait, un tas de feuilles de papier couvertes d'une écriture nerveuse, une plume, un encrier, et... une mystérieuse fiole.

Alors qu'Éléonore avançait la main pour la prendre, ou tout au moins la toucher, Berthe s'écria :

– Non, Madame, n'y touchez pas ! Cela appartient au diable !

Éléonore se mit très en colère, et déclara qu'il fallait appeler la police, qu'il était arrivé malheur à son mari.

Les deux inspecteurs qui vinrent au manoir ne parlèrent pas du diable pour expliquer la disparition de Walter, mais plutôt d'une chute du haut de la falaise. Ils se déplacèrent jusqu'au bord de celle-ci malgré la tempête, et en revinrent en déclarant sans y mettre de formes, qu'il suffisait d'attendre, que la mer finissait toujours par rendre les corps des disparus.

À partir de ce jour, Éléonore prit l'habitude d'aller chaque après-midi au bord de la falaise en bravant le vent. Elle restait ensuite immobile malgré le froid humide qui parvenait à transpercer sa pelisse, regardant les vagues furieuses venant s'écraser tout en bas, contre les rochers qui formaient une véritable muraille.

Et, le 13 novembre 1890, tandis qu'elle regagnait le manoir, marchant dans l'herbe

couvrant le plateau de la falaise, elle vit soudain passer devant elle en courant, une femme à la longue chevelure grise emmêlée par le vent, et vêtue de haillons sombres qui se soulevaient comme les ailes d'un corbeau maléfique. La mystérieuse et lugubre créature disparut dans un creux de verdure, et Éléonore regagna le manoir en tremblant.

Lorsqu'elle fit part de sa rencontre à Berthe, celle-ci se signa, puis demeura muette. Germain, le journalier qui était présent, blêmit et se mit à tordre la casquette qu'il tenait dans ses mains.

Ce soir-là, Éléonore prit toutefois son repas tranquillement, servie par Berthe qui semblait avoir retrouvé également sa quiétude, mais qui ne prononça pas une seule parole.

Après le repas, Éléonore se rendit dans la pièce de travail de Walter. C'était comme une force étrange qui l'avait conduite jusque-là, tandis que Berthe était occupée dans sa cuisine. Elle alluma la lampe, puis s'installa dans le fauteuil de Walter. Elle commença à lire les feuilles qu'il avait noircies. Si elle éprouvait des difficultés à parler l'anglais, alors que Walter s'exprimait parfaitement en français, elle pouvait par contre le lire aisément. Elle fut très vite captivée par le récit que révélait le manuscrit de son mari. Mais malgré cela, elle cessa assez rapidement sa lecture, et fixa la fiole qui était posée tout près d'elle. Elle ne put résister longtemps ; elle la prit, et en ôta le bouchon. Puis, elle eut une hésitation, pensant probablement que boire au goulot n'était pas convenable. Mais finalement, elle pencha la tête légèrement en arrière, porta le goulot à ses lèvres, et inclinant la fiole, but ce qu'elle contenait. Elle vida ainsi la fiole qu'elle reposa aussitôt sur le bureau. Ce qu'elle avait bu avait un goût délicieusement sucré, et avait laissé se propager en elle un immense bien-être. Elle reprit la lecture du manuscrit de Walter qu'elle trouva de plus en plus captivant. Mais bientôt, les lettres se mirent à danser devant ses yeux, et un étrange sifflement lui remplit les oreilles. Puis, sa tête tourna si fort, qu'elle crut s'évanouir. Mais à l'ultime seconde où elle allait perdre connaissance, elle recouvra ses esprits, et regarda surprise autour d'elle.

Elle n'était plus assise dans la pièce de travail de Walter, mais debout, au milieu d'une place entourée de maisons que l'on avait construites avec une espèce de torchis.

C'était la nuit, mais une pleine lune permettait d'y voir parfaitement. Bientôt, Éléonore entendit un brouhaha, et elle vit arriver une foule de gens tenant des torches allumées. Il ne leur fallut pas longtemps pour l'entourer. Il y avait des hommes, des femmes, des enfants, pieds nus, et portant des vêtements que l'on avait confectionnés avec une toile grossière. Un colosse barbu s'approcha d'Éléonore, et lui parla d'un monstre diabolique qui avait tranché la gorge et bu le sang de plusieurs d'entre eux. Puis, il continua en disant qu'ils avaient heureusement capturé l'être démoniaque qui avait créé ce monstre ; qu'il leur avait échappé une première fois, mais qu'il avait commis l'imprudence de revenir la nuit suivante. Un autre homme, entièrement chauve et tenant une hache à la main, s'approcha à son tour d'Éléonore, et lui dit que cette fois-là, le créateur du monstre ne leur avait pas échappé, et qu'ils l'avaient décapité. Et il brandit devant les yeux exorbités d'Éléonore, la lame de la hache qui était encore rouge de sang. Éléonore se sentit faiblir ; elle allait s'évanouir pour de bon, d'autant qu'une femme lança qu'elle était la sorcière dont avait parlé le créateur du monstre avant qu'on lui coupe la tête. Aussitôt, elle fut saisie aux bras, et quelqu'un ordonna qu'on lui coupe la tête également. Elle fut emmenée ; mais bientôt une femme hurla qu'il fallait plutôt la brûler vive, comme on brûlait toujours les sorcières. Tout le monde fut d'accord, et l'on mena Éléonore à un bûcher où elle fut solidement attachée à un poteau. Alors, horrifiée, elle regarda les torches menaçantes qui commencèrent à approcher du bûcher...

On frappa violemment à la porte du manoir. Berthe se signa, et se hâta d'aller ouvrir. Une femme grande, au visage osseux, vêtue d'une chaude pelisse, et maintenant d'une main sur sa tête un chapeau que le vent violent voulait emporter, apparut.

– Je suis Mrs Connolly, épouse du colonel Connolly, et soeur aînée de Walter Ashleigh, annonça avec un accent anglais très prononcé, la femme qui tenait de l'autre main un sac de voyage.

Berthe se recula, et Mrs Connolly entra brusquement, poussée par une bourrasque. La servante se dépêcha de refermer à clé la porte du manoir, puis se tourna vers la soeur de Walter. Celle-ci expliqua qu'elle séjournait à Canterbury depuis une semaine, et avait eu le matin même connaissance de la disparition d'un certain Mr Ashleigh en

parcourant le journal local. Elle avait pris le bateau pour Boulogne, et après une traversée des plus houleuses, et un trajet heureusement très court, dans la diligence qui devait, si le vent le permettait, gagner Calais, elle était enfin arrivée au manoir de son frère. Elle demanda aussitôt à voir sa jeune épouse, et Berthe qui était à peu près certaine qu'elle s'était réfugiée dans ce qui avait servi de pièce de travail à son mari, se risqua à aller frapper à la porte de celle-ci. Mais sans s'embarrasser de convenances, Mrs Connolly tourna la poignée de la porte qu'elle ouvrit brusquement et entra dans la pièce. Elle regarda tout autour d'un air dépité, faisant quelques commentaires désobligeants sur la misère matérielle de son frère, puis s'approcha du bureau sur lequel elle posa son sac de voyage. Elle prit sans ménagement les feuilles qui étaient toujours dessus, et après avoir parcouru la première, lâcha d'un ton grinçant :

– Voici donc les stupidités qui ont fini par perdre Walter ! Je vais vite brûler tout cela !

Berthe tenta d'émettre une objection, mais Mrs Connolly lâcha encore :

– Sachez que désormais, c'est moi qui commande ici. J'ai décidé de m'installer dans ce manoir ! Le climat de Boulogne me convient beaucoup mieux que celui du Bengale. Mes malles arriveront dans les prochains jours. Et ce n'est pas une servante, et encore moins quelqu'un qui pourrait être ma fille, qui m'empêcheront d'agir à ma guise !

Sur ce, Mrs Connolly se précipita dans l'autre pièce, et jeta le manuscrit de Walter dans les flammes qui se dégageaient des bûches que Berthe avait ajoutées dans la cheminée, peu de temps avant l'arrivée de l'Anglaise irascible.

Celle-ci quitta aussitôt la pièce, et Berthe demeura immobile devant la cheminée, subjuguée par le spectacle des flammes qui semblaient dévorer féroce­ment ce qui devait constituer pour Walter Ashleigh, l'oeuvre de sa vie.

Le vent avait redoublé d'ardeur, et son cri était entêtant. Soudain, il y eut comme un souffle violent dans la pièce, et Berthe dut se reculer prestement pour ne pas être brûlée par les flammes qui s'étaient échappées de la cheminée, et s'élevaient maintenant jusqu'au plafond. Complètement ébahie, la servante regarda les flammes exécutant une véritable danse macabre, s'étirant et ondulant, tandis que le vent pleurait en traînant à sa suite le chant désespérant de la mer en furie. Puis, Berthe serra les poings et les porta à sa bouche pour ne pas se mettre à crier, lorsqu'elle distingua une forme humaine qui se tordait de douleur au milieu des flammes. Et elle ravala des

hurlements à s'en étouffer, quand la forme humaine se précisa, et qu'elle reconnut Éléonore qui émit une longue plainte, en écho à celle de la mer gémissant tel un loup aux abois.

– Allez donc chercher l'épouse de Walter que je ne parviens pas à trouver ! s'écria soudain une voix.

Berthe sentit d'abord son coeur chavirer, tant elle avait été saisie par la rudesse du ton ; puis, elle regarda, les yeux remplis d'incrédulité, les bûches qui flambaient maintenant paisiblement dans la cheminée, en dégageant une bonne chaleur réconfortante.

– Eh bien, vous n'avez pas entendu ce que je viens de dire ? demanda Mrs Connolly avec toujours autant de rudesse.

– Si, Madame, répondit Berthe, sans se retourner, et d'une voix qui ne paraissait plus appartenir à ce monde.

Matin de glace

Par ce petit matin de l'hiver 1898, le vieux cheval d'Horace le croque-mort, avançait péniblement, enfonçant ses sabots dans la neige épaisse, et tirant un corbillard de fortune. Horace le tenait par le mors en jurant tout son saoul, sans égards pour les parents de la jeune morte qui suivaient derrière. Ils étaient d'ailleurs les seuls : Désiré, le père, un homme d'une quarantaine d'années, portant un manteau de drap bien léger pour ce matin de grand froid ; et Henriette, la mère, une femme du même âge, pauvrement vêtue elle aussi. Tous deux, au rythme du cheval, enfonçaient leurs galoches dans la neige, l'air accablé, le visage marqué par une nuit de larmes. Le corbillard n'était qu'une espèce de charrette, que le croque-morts réservait à ceux qui n'étaient pas fortunés. Le cercueil fait d'un bois de mauvaise qualité, était attaché dessus. Désiré avait cloué au cours de la nuit les planches qu'il avait ramassées de-ci de-là ; puis, au lever du jour, il avait encore laissé couler ses larmes sur ce qui allait contenir le corps de sa fille Pauline, morte à quinze ans, emportée par le démon comme on le criait déjà depuis la veille dans tout le village.

Bientôt, le triste équipage arriva au cimetière.

Un homme attendait devant la grille, drapé dans une cape noire, coiffé d'un large chapeau de même couleur : c'était l'abbé Dubreuil, le curé de la paroisse.

Désiré eut un sursaut en l'apercevant, puis, à grandes enjambées, il dépassa le corbillard et se dirigea vers lui.

L'abbé eut un mouvement de recul en le voyant se planter devant lui, et Désiré laissa éclater aussitôt sa colère.

— Qu'est-ce que tu viens donc faire là, curé ? demanda-t-il.

L'abbé Dubreuil eut du mal à trouver ses mots, et parvint toutefois à dire :

— Je viens bénir le corps de Pauline.

Désiré se mit à ricaner.

— Ah oui, curé, comme ça, tu lui refuses ton église, et voilà que tu viens la bénir au cimetière ! Drôles de façons !

— Mais... mais, bredouilla l'abbé, c'est pour sauver son âme.

— Sauver son âme ! fit Désiré. Si seulement tu avais pu la sauver, elle, en ne nous envoyant pas celui qui l'a tuée !

— Mais... mais, bredouilla de plus belle l'abbé, c'était un exorciste, qui a tenté de chasser le démon qui avait pris possession de Pauline. Hélas, le démon a été le plus fort, et l'a l'emmenée.

— Foutaises, rétorqua Désiré, il la tuée ! En ne la laissant pas en paix pendant plus de deux jours, et en lui faisant ingurgiter de l'eau jusqu'à l'étouffer !

— Mais, objecta l'abbé, c'était de l'eau bénite. C'était pour chasser le démon du corps de Pauline.

— C'était pour la tuer ! insista Désiré. Tu ne peux pas savoir, curé, comme je regrette de ne pas avoir jeté ton maudit exorciste hors de chez moi ! Et je le regretterai jusqu'à mon dernier souffle ! Maintenant, retourne donc dans ton église, qu'on puisse mettre notre Pauline en terre dans la paix !

— Je t'en prie, mon fils, repartit l'abbé, je dois remplir mon office ; sinon, j'en connais qui ne vont pas la laisser tranquille ; qui ne veulent pas qu'elle soit enterrée au cimetière. Et ils on parlé de venir la déterrer durant la nuit.

Désiré eut un mauvais sourire.

— Qu'ils y viennent, dit-il avec morgue. Je les attends de pied ferme, ces villageois stupides ! En tout cas, pas la peine de bénir Pauline, elle l'a été suffisamment avec tout ce que lui a fait boire ton exorciste !

L'abbé soupira :

— Je t'aurai prévenu. Déjà, ceux dont je te parle voulaient venir au cimetière pour empêcher l'enterrement. Je les en ai dissuadés en leur promettant de bénir le corps, pour que personne ne risque rien.

Désiré cracha dans la neige. Puis, se retournant, il vit le corbillard arrêté, et le vieux cheval qui frissonnait.

— Allez curé, va-t-en donc ! fit-il. Nous n'avons plus de temps à perdre.

L'abbé Dubreuil obtempéra, et partit, l'air accablé.

Il y avait un homme qui n'avait rien perdu de la scène. C'était un villageois d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un chaud manteau et coiffé d'une casquette. Il se dirigea vers le centre du village, et arriva bientôt à une petite place entourée de maisons de briques rouges, dont les cheminées fumaient abondamment. Parmi ces maisons, il y en avait une beaucoup plus grande que les autres : c'était l'auberge.

L'homme y entra, et y trouva une douce chaleur, ainsi qu'une agréable odeur de

cuisine. L'aubergiste se tenait derrière son comptoir, arborant une chemise blanche aux manches bouffantes. Il avait un visage bien rond qui contrastait avec celui de son client : anguleux, en lame de couteau. Il était également doté d'une moustache rousse, buissonneuse, qui tombait jusqu'à son menton.

— Bonjour, Armand, fit-il, je te sers un coup de gnôle ?

L'autre hocha la tête en guise de réponse, puis commença :

— Cette nuit on va devoir y aller !

L'aubergiste qui avait saisi une bouteille d'eau-de-vie, regarda Armand en plissant les yeux.

— Il nous faut aller déterrer la fille du diable ! poursuivit le client. Ce mécréant de Désiré n'a pas voulu que l'abbé bénisse son corps. On ne peut pas la laisser avec nos morts. Elle pourrait les contaminer. Pense donc, une fille qui courait nue dans les bois. Et qui se baignait également nue dans la rivière. Il fallait bien qu'elle ait le diable au corps pour agir de la sorte. L'abbé a eu raison de faire venir l'exorciste ; mais enfin, c'était peine perdue ; et le diable l'a emmenée en enfer. Alors cette nuit, on va tous aller au cimetière déterrer son cadavre ! Et on ira le brûler loin du village. D'ailleurs, on aurait dû la conduire au bûcher de son vivant. Cela aurait été plus sûr pour tout le monde !

L'aubergiste poussa le verre qu'il avait rempli d'eau-de-vie vers Armand, qui le saisit d'une main tremblante. Il le porta péniblement à ses lèvres, et le vida d'un trait ; puis il le reposa sur le comptoir en disant :

— Tu n'es pas d'accord avec moi, aubergiste ?

Ce dernier affichait une grande tristesse.

— Il serait peut-être temps de laisser cette pauvre enfant tranquille, déclara-t-il.

Armand eut un mouvement de recul.

— Comment, tu es passé dans le camp des mécréants !

L'aubergiste secoua doucement la tête en fixant son client.

— Je ne suis dans le camp de personne. Mais qui a vraiment vu Pauline courir et se baigner nue comme on l'a prétendu ?

— Quelqu'un ! lâcha Armand en tendant son verre vide.

La journée s'écoula sans qu'il n'arrivât rien de particulier. Quand le soir tomba, il faisait très froid, et l'on se doutait que la nuit serait glaciale.

Celle-ci était déjà bien avancée, lorsqu'un étrange cortège s'approcha du village sur lequel la pleine lune jetait son halo blafard. Il s'agissait de toute apparence de moines qui étaient au nombre de quatre. Ils portaient chacun un manteau dont ils avaient rabattu la capuche sur leur tête, et marchaient pieds nus dans la neige, les mains enfouies dans les manches de leur vêtement. Ils se déplaçaient lentement et en silence, et petit à petit ils atteignirent la première maison du village : celle des parents de Pauline. L'un des moines alla frapper à la porte tandis que les autres restaient à l'écart. La porte s'ouvrit, et le religieux s'entretint avec Désiré qui se tenait immobile, écoutant attentivement ce que son mystérieux visiteur lui disait.

Puis ce dernier alla bientôt rejoindre ses compagnons, et le groupe se remit en marche.

Dans l'auberge, installés au comptoir, dix hommes chaudement vêtus et munis chacun d'une pelle, vidaient moult verres de gnôle. C'était à celui qui crierait le plus fort que l'on allait brûler la fille du diable. Ils avaient tous la face rougie par l'alcool. Armand, qui était de loin le plus éméché, clama qu'ensuite ils iraient brûler également la maison de ce mécréant de Désiré, malgré les regards réprobateurs de l'aubergiste.

Mais soudain, le silence se fit dans l'établissement, lorsque la porte s'ouvrit et qu'apparurent les mystérieux moines. Chacun en oublia son verre de gnôle, et les suivit des yeux tandis qu'ils allaient prendre place à une table. Et la surprise fut grande lorsqu'ils eurent ôté leur capuche, car on put alors voir qu'ils avaient à la fois le crâne entièrement lisse et des visages de femmes.

Beaucoup parmi les hommes présents ne parvinrent pas à retenir une exclamation.

L'aubergiste sortit de derrière son comptoir, et se rendit à la table de ces étranges personnes. Il s'entretint avec l'une d'elles, et lorsqu'il revint, Armand lui demanda :

— Ce sont bien des femmes ?

— Je n'en sais rien, fit l'aubergiste tandis qu'il repassait derrière son comptoir.

— Et qu'est-ce que tu vas leur servir ? insista Armand.

— Un bol d'eau fraîche, lâcha l'aubergiste.

C'est bien ce qu'il alla porter à ces personnes singulières, tandis qu'Armand commandait de la gnôle pour ses comparses. Tous burent sans retenue, jusqu'à ce que les mystérieux moines se lèvent et quittent l'auberge.

Alors, Armand qui avait maintenant le visage écarlate, déclara que le moment était

venu d'aller déterrer la fille du diable.

Mais quand il voulut entraîner à sa suite tous ses complices, il y eut un grand murmure.

— Vous ne venez pas ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

Le murmure se fit encore plus grand, et la plupart des hommes laissèrent tomber leur pelle sur le sol. Puis ils avouèrent qu'ils avaient senti la venue des moines comme un avertissement, et qu'ils n'iraient pas au cimetière.

Fou de rage, Armand annonça qu'il se passerait d'eux, que lui seul n'était pas un vil mécréant.

En fait il partit accompagné de deux hommes enhardis par la gnôle, qui le suivirent en bredouillant « qu'ils allaient eux aussi brûler la fille du diable ».

Le froid vif du dehors leur fit cependant reprendre assez vite leurs esprits, et ils commencèrent à se traîner derrière leur meneur. Celui-ci montra également des signes d'hésitation, en voyant soudain devant lui les moines qui se dirigeaient tranquillement vers le cimetière. Mais ne voulant pas perdre la face, il s'encouragea en clamant que grâce à lui et aux deux braves qui le suivaient, les morts du village allaient pouvoir continuer à reposer en paix, ce qui redonna finalement de la vigueur à chacun. Et ce fut ainsi que moines et soiffards arrivèrent pratiquement ensemble au cimetière. Les religieux semblaient n'avoir cure de la présence des individus dépravés qui n'étaient plus qu'à quelques mètres derrière eux, quand ils parcoururent l'allée menant à l'endroit où avait été enterrée Pauline. Il n'y avait pas de caveau ; Désiré n'ayant pas les moyens d'offrir le moindre monument funéraire à sa fille. Il n'y avait qu'un renflement de terre, recouvert par le givre que l'éclat de la pleine lune faisait scintiller, pour indiquer où Pauline reposait. Les moines se placèrent de part et d'autre de cette misérable tombe ; et sous le regard médusé d'Armand et de ses sbires, ils se débarrassèrent prestement de leur manteau pour apparaître complètement nus sous la lune.

Leurs corps étaient très blancs et dépourvus de sexe, ce qui fit s'arrondir les yeux des soiffards qui se tenaient tout près. Puis, d'un coup il y eut une incroyable luminosité : les corps des moines étant devenu phosphorescents. Et les mystérieuses créatures se mirent aussitôt à exécuter une danse des plus étranges autour de la tombe.

Armand et ses complices en demeurèrent abasourdis. À tel point qu'ils ne réagirent même pas lorsqu'une pluie très froide commença à tomber. Cette pluie devint bientôt

de la glace, et si celle-ci glissait manifestement sur les créatures phosphorescentes, elle commença à s'accumuler sur les soûlards toujours ébahis, jusqu'à former une carapace prête à les figer sur place.

Le lendemain matin, il faisait glacial, si bien que personne n'osait sortir de sa demeure.

Mais quiconque aurait eu le courage de braver ce froid peu commun, et se serait rendu au cimetière, aurait vu un spectacle des plus singuliers. Dans une allée, il y avait trois statues de glace tenant chacune une pelle : Armand et ses complices prisonniers de leur carapace. Et un peu au-dessus, entre deux tombes couvertes de neige durcie par le gel, il y avait une fosse vide ; seul un peu de givre en tapissait le fond.

Et quiconque se serait rendu dans le bois à la sortie du village, aurait peut-être aperçu à son grand étonnement, une jeune fille courant nue dans la neige ; insensible au froid mordant ; libre, riante et heureuse ; dans toute la pureté de ce matin de glace.

Le chat du marin

Ce texte a été publié pour la première fois dans le N°13 du fanzine fantastique

XIX^{ème} siècle, Le Calepin Jaune

« *Quand le ciel bas et lourd pèse comme un couvercle...⁴* »

Cette phrase de Baudelaire sied bien à une contrée située dans le Nord de la France. Quelle que soit la saison, le ciel souvent chargé de nuages, donne l'impression de vouloir venir embrasser la terre, et parvient à force de persévérance, à l'étreindre à l'horizon. Cela crée une incroyable impression de pesanteur à laquelle certains trouvent un réel charme, mais qui peut également conduire tout esprit mélancolique à être « *en proie aux longs ennuis⁵* », si l'on se plaît encore à emprunter une image à Baudelaire.

C'était le cas, un matin de novembre 1871, tandis que Clémentin Delalis, un notable quinquagénaire, regardait par l'une des nombreuses fenêtres de la maison de maître qu'il habitait avec sa fille Agathe, et leur servante Mathilde.

Bien que la maison fût située près d'une ville de dix mille âmes, là où se portait le regard de Clémentin, il embrassait un paysage campagnard. Juste en face de la demeure, s'étendait un champ traversé par un chemin qui serpentait légèrement. Au loin, on apercevait d'un côté du chemin, un bosquet derrière lequel il y avait un étang, et de l'autre, un cimetière au-dessus duquel planaient quelques corbeaux.

La journée s'annonçait triste pour Clémentin : une de plus. Mais ce n'était pas seulement à cause de la grisaille ; le bonheur avait déserté sa vaste maison depuis la mort de son gendre Armand, et la terrible langueur qui s'était aussitôt emparée de sa fille, privée d'un époux qu'elle chérissait.

Bientôt, Clémentin vit ce qu'il guettait. Sortant du cimetière, une forme sombre commençait à avancer sur le chemin. Clémentin savait que c'était sa fille qui revenait enfin d'une longue nuit passée sur la tombe d'Armand. Elle avançait lentement,

⁴ Spleen –Les Fleurs du Mal - 1857

⁵ id

semblant glisser sur le chemin, tel un fantôme qui s'en viendrait hanter durant quelques minutes le petit matin, pour se reclure ensuite jusqu'à la nuit, et repartir pour des heures de macabre dévotion.

Elle était drapée dans sa cape noire, sa longue chevelure aux couleurs d'automne tombant sur ses épaules. Clémentin se rendit très vite compte qu'elle n'était pas seule. Il pouvait discerner, trotinant derrière elle, Dick, le chat de la maison. Mathilde, la servante, le détestait, et l'avait surnommé *Lucifer*. Il n'était pourtant pas noir, et ne pouvait de ce fait rappeler les superstitions séculaires à propos des félins de cette couleur. Sa robe évoquait à la fois le miel et la châtaigne, et ses yeux piqués dans une face ronde⁶, ressemblaient à deux saphirs. C'était un chat d'une espèce singulière, qu'un marin anglais avait ramené du royaume de Siam. Clémentin avait rencontré ce marin qui se prénommaït Dick, dans une taverne enfumée du port d'Ostende. Depuis la mort de sa femme, de nombreuses années auparavant, il se rendait de temps à autre dans cette ville pour s'encanaïller. Le marin qui était accompagné de plusieurs de ses comparses, avait proposé de lui donner le chat contre une tournée de gin. Clémentin avait accepté de trinquer avec les marins tout en précisant qu'il n'en avait pas besoin. Mais lorsqu'il était ressorti de la taverne en ne tenant presque plus debout, l'animal était perché sur son épaule. Il y avait une chose dont il se souvenait tout particulièrement : le marin lui avait dit que ce chat qui venait de la mystérieuse Asie, possédait des pouvoirs étonnants. Mais Clémentin s'en moquait ; cet animal qu'il avait appelé Dick en souvenir du marin, n'était pour lui qu'un matou parmi tant d'autres, même si l'on n'en rencontrait pas de semblables dans la contrée.

Agathe s'approchait de plus en plus de la maison. Clémentin se recula de la fenêtre, puis se laissa tomber dans un fauteuil. Il était las, terriblement las. Son visage dont les joues étaient mangées par deux favoris argentés, s'était considérablement ridé ces dernières semaines. Il resta prostré dans son fauteuil jusqu'à ce que la porte de la pièce s'ouvre, et qu'apparaisse une femme grande et sèche aux cheveux couleur de neige, vêtue d'une austère robe noire. C'était Mathilde. Son visage fermé rendit Clémentin encore plus triste.

— Mlle Agathe vient de rentrer, dit-elle d'une voix empreinte d'un accent traînant.

⁶ À l'origine les chats siamois avaient bien une tête ronde et non pas triangulaire

Clémentin hocha la tête, et Mathilde pinça ses lèvres minces.

— Elle est de plus en plus pâle, ajouta-t-elle devant le peu de réaction de Clémentin.

— Cela fait combien de temps qu'Armand est mort ? demanda celui-ci.

— Trois semaines ! rétorqua Mathilde en durcissant le ton.

— Trois semaines que m'a fille n'a pas mangé, déclara Clémentin.

La servante acquiesça de la tête, puis elle dit :

— Lucifer accompagnait Mlle Agathe.

— Je sais, dit Clémentin.

Mathilde parut exaspérée.

— Il faut faire quelque chose, Monsieur ! Et avant tout, chasser ce maudit chat !
Tous nos malheurs viennent de lui !

— Sans doute, soupira Clémentin.

Ses yeux lourds dans son visage éprouvé, lui donnaient une expression de profonde mélancolie.

Il se leva d'un coup comme pour échapper à une pesante torpeur.

— Bon, le devoir m'appelle, annonça-t-il. Je dois y aller.

Il était déjà vêtu de sa redingote, prêt à partir pour la fabrique qu'il dirigeait, et qui faisait vivre plus de trois cents familles de la ville.

Avant de quitter la pièce, laissant Mathilde, l'air toujours exaspéré, il ajouta :

— J'ai invité l'abbé Jouvard à partager mon repas ce soir. Préparez donc une bonne poule au pot !

— À laquelle Mlle Agathe ne touchera pas ! lança la servante.

Clémentin ne dit rien, et quitta la pièce.

Ce soir-là

Le repas était terminé ; Clémentin devisait avec son invité qui déclara soudain :

— Voyez-vous, Clémentin, je pense que M. Thiers a été remarquable en sauvant notre nation de la furie communarde⁷ ! Mais il est temps maintenant qu'il laisse sa

⁷ Du 21 au 28 mai 1871, écrasement de la Commune de Paris

place à un roi ; et si possible issu de la maison de Bourbon !

L'abbé Jouvard avait fait bonne chère du repas préparé par Mathilde ; et son ventre rond semblait tendre encore un peu plus sa soutane que lorsqu'il était arrivé chez son hôte. Il dégustait maintenant une liqueur de prune avec Clémentin, et selon son habitude, s'était lancé dans un discours à propos d'une souhaitable restauration monarchique.

Mais il se ravisa très vite, et dit :

— Ah, Clémentin, je suis là en train de vous ennuyer avec de la politique, alors que vous avez bien d'autres tracas.

Clémentin hocha la tête, et sur la face ronde de l'abbé, passa un soupçon de tristesse.

— Agathe ne va pas mieux ? demanda-t-il.

— Non, soupira Clémentin. Elle ne se nourrit plus depuis la mort d'Armand.

— Mon Dieu ! fit l'abbé. Et il paraîtrait qu'elle passerait ses nuits au cimetière ?

— C'est vrai, fit Clémentin.

— Mon Dieu ! fit de nouveau l'abbé.

Il vida son verre de liqueur, et annonça :

— Je vais prier pour elle. Oui, je vais prier pour cette âme en détresse.

— Merci, monsieur l'abbé, fit Clémentin.

Puis l'abbé se leva de table, en déclarant :

— Je dois aller visiter une paroissienne qui ne va pas très bien. Avec la mauvaise saison qui se précise, tous les maux reviennent.

— Je vais demander à Mathilde de vous amener votre cape et votre chapeau, monsieur l'abbé, dit Clémentin.

Mais il n'eut pas besoin d'appeler, car ayant certainement entendu ses paroles, la servante était déjà dans la pièce avec les effets de l'abbé.

Et tandis qu'elle l'aidait à se couvrir de sa cape, celui-ci dit :

— Je vais prier aussi pour le repos de l'âme de notre cher Armand, mort si soudainement, dans la fleur de l'âge. Ces vomissements dont il a été la proie si mystérieusement, cette étrange indigestion qui l'a conduit à la tombe... comment tout cela a-t-il été possible ?

La face ronde de l'abbé était encore empreinte d'un grand scepticisme lorsqu'il prit congé de son hôte.

Mathilde le raccompagna jusqu'à la porte, et lorsqu'elle revint, trouvant Clémentin installé dans un fauteuil, elle dit :

— Avez-vous entendu, Monsieur, ce qu'a dit l'abbé à propos de la mort d'Armand ?

Clémentin ne répondit rien, et demeura dans son fauteuil, le regard perdu dans le vague.

Le lendemain

Agathe rentra encore au petit matin, accompagné du chat siamois ; et Clémentin se rendit à sa fabrique afin de superviser la production qui s'était accrue récemment, suite à un contrat passé avec le royaume de Belgique.

Une fois le soir venu, Agathe repartit au cimetière. Malgré les supplices de Mathilde, Clémentin ne trouva pas l'énergie de l'en empêcher. Il ne se voyait pas de toute façon, séquestrant sa fille. Il était certain qu'il provoquerait ainsi sa mort.

Il dîna assez tard, et se retira dans sa pièce de travail avec une bouteille de gin. Il avait l'intention de se rendre prochainement à Ostende. Les brumes de Flandre commençaient à lui manquer, mais aussi et surtout, les tavernes du port avec leurs filles de joie, et les orgies de bière moussante et de gin que l'on pouvait y faire. Il était écroulé dans un fauteuil, ayant vidé à moitié la bouteille de gin qu'il avait posée près de lui sur un guéridon, et laissait tout doucement son esprit s'engourdir. Malgré cet état de semi-somnolence, il sentit soudain qu'on lui frôlait le bas des jambes. Il inclina légèrement la tête, et vit Dick, qui se frottait à lui. Il se pencha alors, et tendit la main pour le caresser. Mais au moment où il allait atteindre l'animal, il ressentit une violente douleur qui le fit crier. Il voulut jeter son verre sur le chat ; mais très prompt, celui-ci s'écarta, et le verre se brisa sur le parquet.

— Maudit matou ! s'exclama Clémentin, tu m'as griffé !

Il regarda sa main ; il y avait une longue trace de griffe dessus ; mais surtout, il ressentait une horrible brûlure, bien peu commune pour une simple griffure de chat.

Ce dernier avait sauté sur un secrétaire ; Clémentin se leva après avoir empoigné sa bouteille de gin. L'animal feignit tout d'abord de l'ignorer et commença à faire sa toilette. Mais sentant Clémentin s'approcher, il s'interrompit, puis prenant appui sur ses deux pattes de devant, il se mit à le regarder intensément. Surpris, Clémentin se figea. Il demeura comme hypnotisé par les deux saphirs qui le fixaient.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui se passe ? bredouilla-t-il. Qu'est-ce que tu me veux ?

Fixant toujours son maître, le chat émit un grognement qui alla en s'amplifiant. Puis, le grognement se mua en un terrible miaulement à en glacer le sang, et ce fut enfin une espèce de voix humaine qui déclara dans d'insoutenables chuintements :

« Je veux que vous expiiez votre crime, cher beau-père ; vous qui m'avez empoisonné pour vous débarrasser de moi ; vous qui m'avez donné un peu de poison chaque jour, jusqu'à ce que la mort me prenne. Si vous saviez comme votre maudit poison m'a fait souffrir. Mais vous allez souffrir à votre tour, votre main va vous brûler jusqu'à ce que justice soit rendue. »

Clémentin ne ressentait pas à cet instant, seulement des brûlures à la main, mais dans tout son corps ; et de plus, la fièvre le gagnait. Dans un sursaut d'énergie, il lança la bouteille de gin vers le chat. Celui-ci n'eut même pas besoin de s'écarter cette fois ; Clémentin n'avait pas eu le geste assez précis, et la bouteille alla heurter le mur contre lequel elle explosa.

Le chat fut alors aspergé de gin, ce qui le fit miauler de colère. Mais ce ne fut pas sa seule réaction. Bientôt, tous ses poils se hérissèrent à un tel point, qu'il parut énorme, et ses yeux lancèrent des éclairs bleutés. Et pour finir, il se mit à gronder jusqu'à en faire trembler les murs de la pièce.

Alors, affolé, le cœur battant à se rompre, Clémentin s'enfuit.

Quand il se retrouva dehors, sous une pluie battante, simplement vêtu d'un gilet et la tête nue, il se demanda comment il avait pu réussir à échapper à cet effroyable animal. Mais tout en marchant, il prit conscience qu'il risquait bien de connaître d'autres épreuves, et des plus terribles. Ses pas l'amènèrent au hasard dans le quartier des tavernes, où des filles de joie qui ne craignaient guère les intempéries, l'abordèrent, ne reconnaissant pas en cet homme errant sous la pluie et sans haut-de-forme sur la tête, le propriétaire de la fabrique. Clémentin s'arracha à leurs pressantes sollicitations, et prit la direction d'un tout autre lieu : l'église et son presbytère, où il allait se confesser à l'abbé Jouvard.

Celui-ci fut bouleversé lorsqu'il vit Clémentin dégoulinant de pluie, tremblant de fièvre, et lui présentant une main terriblement enflée. Clémentin expliqua simplement qu'il avait été griffé par son chat, et demanda ensuite à se confesser. Devant son empressement, l'homme d'église accepta, bien qu'il estimât qu'il était plus urgent d'appeler un médecin.

Ainsi, Clémentin put-il décharger sa conscience, avouant qu'il avait assassiné son

gendre Armand, en versant chaque jour, pendant plusieurs semaines, du poison dans ses aliments. Il avait évidemment des circonstances atténuantes. Il l'avait fait pour ne pas perdre sa fille. Armand qui n'était, selon Clémentin, qu'un aventurier sans cervelle, avait voulu l'emmener vers les terres d'Algérie, conquises quelques dizaines d'années plus tôt par les soldats du roi Charles X⁸. Clémentin savait bien qu'Agathe n'aurait pas survécu au climat de cette contrée lointaine. Il lui avait donc fallu se résoudre à empêcher le voyage de façon définitive.

L'abbé Jouvard voulut bien donner l'absolution à Clémentin, et s'en alla prestement sous la pluie chercher le médecin de la ville.

Lorsque celui-ci eut examiné le malade, il demanda à l'abbé de lui fournir un lit, et précisa qu'il ne passerait de toute façon pas la nuit.

Le jour suivant

Clémentin se réveilla avec certes encore beaucoup de fièvre, mais la prédiction du médecin ne s'était pas réalisée. À sa demande, l'abbé Jouvard appela un fiacre, et il fut ramené chez lui. Il n'y trouva pas Mathilde ni le chat. Pour ce qui était de la servante qui avait été sa complice dans l'assassinat d'Armand, Clémentin ne doutait pas qu'elle avait fui la maison après avoir entendu celui qu'elle appelait *Lucifer* la veille. Et quant à ce dernier, il espérait qu'il fût parti au plus loin.

Ce fut Agathe, fantomatique à en faire peur, qui l'accueillit. Lorsqu'il fut seul avec elle, Clémentin dont la vie ne semblait plus tenir à grand chose, lui avoua qu'il avait empoisonné son époux pour la protéger. Agathe ne fit aucun commentaire à ce sujet, se contentant de dire qu'elle allait se mettre à la recherche d'une nouvelle servante. Et dès le lendemain, une veuve d'une cinquantaine d'années arriva chez les Delalis, juste pour recueillir le dernier souffle de Clémentin.

Quelque temps plus tard, Agathe reprit goût à la vie. Si elle ne pouvait oublier Armand, elle ne se dévouait plus de façon absolue à son souvenir. Elle vivait donc heureuse avec la nouvelle servante, et le chat Dick qui s'était en fait réfugié dans sa chambre après la fuite de Clémentin. Il y était demeuré jusqu'à la mort de ce dernier,

⁸ Prise d'Alger le 5 juillet 1830

et y passait volontiers les nuits, près de sa maîtresse, maintenant qu'elle ne les consacrait plus à rester sur la tombe d'Armand.

Puis, un après-midi, Dick estima qu'Agathe n'avait plus besoin de lui ; et après s'être rassasié d'une fricassée de corbeaux, il partit.

Et beaucoup par la suite, chemineaux, voyageurs en fiacre ou en diligence, racontèrent qu'ils avaient vu sur le bord de la route, un chat d'une espèce inconnue dans ces contrées de « *ciel bas et lourd* », marchant de façon déterminée, en direction du bord de mer.

<http://patricksvast.hautetfort.com/>